

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 92 (1965)
Heft: 7-8

Artikel: Patois et ancien français
Autor: Chessex, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-233929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Séi-y a mé dé dzein éhrandzo tyè dé bordzâi, écrit Mme Odin, il y a plus d'étrangers à la commune que de « bourgeois ».

Quand le français prononce ou, le patois, lui, s'en tient à o (ouvert, comme dans le mot « bord »). Il en est de même des mots de la famille : bordzo (bourg) et bordzâisi (bourgeoisie).

Or, cette prononciation était précisément celle du français au Moyen Age. Le mot « bourgeois », orthographié *borjois*, se trouve, par exemple dans *Le Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes (XII^e siècle) et dans *Li livres dou Trésor* de Brunet Latin (XIII^e).

Cette correspondance (français *ou*, patois *o*) est très fréquente : jour, *dzor* ; pour, *por* ; ours, *or* ; ouvrier, *ovrâi* ; poulet, *polet* ; poumon, *pormon* ; pourquoi, *porquiè*, etc.).

Nous avons coutume, dans ces petits articles, de signaler des termes patois que l'on retrouve en ancien français. Avec le mot *écalabrâ* (en français romand « écalabrer » ou « écalabré ») nous avons affaire à un cas différent : ce n'est pas le mot patois lui-même que nous retrouvons en vieux français, mais sa souche, le terme primitif dont il est dérivé.

L'ancien français *calabre* (on écrivait aussi *chalabre*) signifiait : 1^o battant de porte :

Par tel vertu laisse la porte aler

Que li calabres en a quatre tuez.

2^o machine de guerre pour enfoncer les portes. Dans son *Dictionnaire du parler neuchâtelois et suisse romand*, William Pierrehumbert pense que notre *écalabrâ*,

qui signifie « ouvrir tout grand », ou comme participe passé-adjectif « tout grand ouvert », pourrait bien se rattacher à l'idée de « porte enfoncée ».

Mme Odin (*Glossaire du patois de Blonay*) nous donne une série d'exemples : onna méison *écalabrâye*, dont portes et fenêtres sont grandes ouvertes ; *écalabrâ lé get*, écarquiller les yeux ; on premâi *écalabrâ*, un prunier dont les branches sont très écartées ; on *écalabrâ*, onn'*écalabrâye*, un homme, une femme qui font de grands mouvements, de grands gestes.

En France, vers la fin du Moyen Age, on disait *chouse* pour « chose ». Au XVI^e siècle, Henri Estienne, Tabourot des Accords, d'autres encore, ont combattu cette prononciation. Mais, écrit Ferdinand Brunot dans sa monumentale *Histoire de la langue française*, « l'hôtel de Rambouillet battait son plein (donc vers le milieu du XVII^e siècle qu'ils n'avaient pas encore gain de cause. On *chousait* encore comme au temps de Henri II »).

Eh bien, dans nos patois qui, comme on sait, sont toujours archaïques, on *chouse* encore aujourd'hui, car ils ont conservé le son *ou* et disent imperturbablement *tsousa*.